

Histoire et Archéologie spadoises. Villa royale Marie-Henriette SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Mars 1999

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

30e année

Mars 1999

BULLETIN N°97

Sommaire

– Assemblée générale: convocation		3
– Escapade bruxelloise	M.Th. Ramaekers	5
– Quelques vues de Spa, anciennes et inédites	L. Pironet	7
– Laetare Sartois	M. Carmanne	21
– Souvenirs spadois de Marie Duplessis (2)	G. Peeters	29
– Spa - Le home Astrid	Ph. Willems	45
– Le Pouhon Prince de Condé	F. Parys E. Mouraux	47

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Éditeur responsable: M-Th. Ramaekers, Préfayhai 8 - 4900 Spa.

ANCIENS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir nos anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de la parution sont disponibles). Le prix de vente est de 125 frs pièce.

COTISATION ANNUELLE

La cotisation annuelle pour notre bulletin s'élève à 500 frs. Celle-ci permet aux abonnés, dès lors membres de l'asbl Histoire et Archéologie spadoises, d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

L'asbl Histoire et Archéologie spadoises assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux, de même que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'asbl: 348-0109099: Histoire et Archéologie spadoises asbl - 4900 Spa.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

CHÂTEAU DE BEAUMONT

Spa, Juillet 1927

(peint sur ivoire)

par Marguerite d'OUTREPONT

Coll.: Musée de la Ville d'Eaux

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai 8 - Spa - Tél.: 087/77.17.68

Tirage du bulletin: 500 exemplaires - Tous les trimestres.

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.

AINSI QUE LE SOUTIEN DE LA PROVINCE DE LIÈGE ET DE SON SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES.

CONVOCATION
HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES
ASSEMBLEE GENERALE 1999

Madame, Mademoiselle, Monsieur,
Cher(e) Membre,

Votre association "Histoire et Archéologie Spadoises" vous prie d'assister à son assemblée générale statutaire qui se tiendra en son siège social, le Musée de la Ville d'eaux, Avenue Reine Astrid 77b à Spa le

jeudi 11 mars 1999 à 20 heures.

Ordre du jour

1. Mot d'accueil du Président
2. Rapport de l'AG du 12 mars 1998 par le Secrétaire
3. Rapport des activités en 1998 par le Secrétaire
4. Rapport financier par la Trésorière
5. Election d'un administrateur en remplacement de Mr A.E. GEORGES, démissionnaire
6. Programme d'activités en 1999 par le Président
7. Divers: Cotisation pour l'année 2000

Rédaction et diffusion du bulletin trimestriel

Les candidats ou candidates au siège à pourvoir sont prié(e)s de se faire connaître au Secrétaire de l'ASBL, Mr René NYS, par courrier à adresser au siège social (Musée).

A l'issue de la séance statutaire sera inaugurée l'exposition temporaire du printemps 1999 sur le thème "Aspect inconnu du Peintre Gérard-Jonas CREHAY" et à laquelle vous êtes, dès à présent, invité(e) à la visiter.

Comptant beaucoup sur votre présence, nous vous assurons, Madame, Mademoiselle, Monsieur, Cher(e) Membre, de nos sentiments les meilleurs.

Votre Conseil d'Administration



Vue du stand du Musée de la Ville d'eaux.



Vue du stand du Musée de la Ville d'eaux.

ESCAPADE BRUXELLOISE

C'est à l'invitation de M. et de Mme Scaillon, responsables du bureau "Archéos expo", que le Musée de la Ville d'eaux a présenté une exposition consacrée aux Jolités, dans le cadre du 7^{ème} Salon des Antiquaires d'Uccle.

Durant le dernier week-end de novembre, le public bruxellois a admiré une petite centaine d'objets sortis des réserves du musée, certains pour la toute première fois.

Cette sélection retraçait l'évolution stylistique et technique, bois incrusté excepté, de cet artisanat tant apprécié par de nombreux collectionneurs. Ceux-ci, nombreux à Bruxelles, n'ont pas manqué ce rendez-vous assez inhabituel, de même que d'anciens spadois "exilés" dans notre capitale.

Les expositions consacrées au Bois de Spa ne sont pas légion et pour beaucoup de visiteurs, ce fut une révélation, leur donnant l'envie de se rendre à Spa pour y découvrir d'autres merveilles.

Atout supplémentaire, la Manufacture des Bois et Jolités de Spa s'est jointe à nous pour proposer, dans un stand annexe, les productions actuelles. De plus, elle a pu répondre aux nombreuses demandes de personnes venues avec des objets ayant, peu ou prou, besoin des soins d'un restaurateur qualifié.

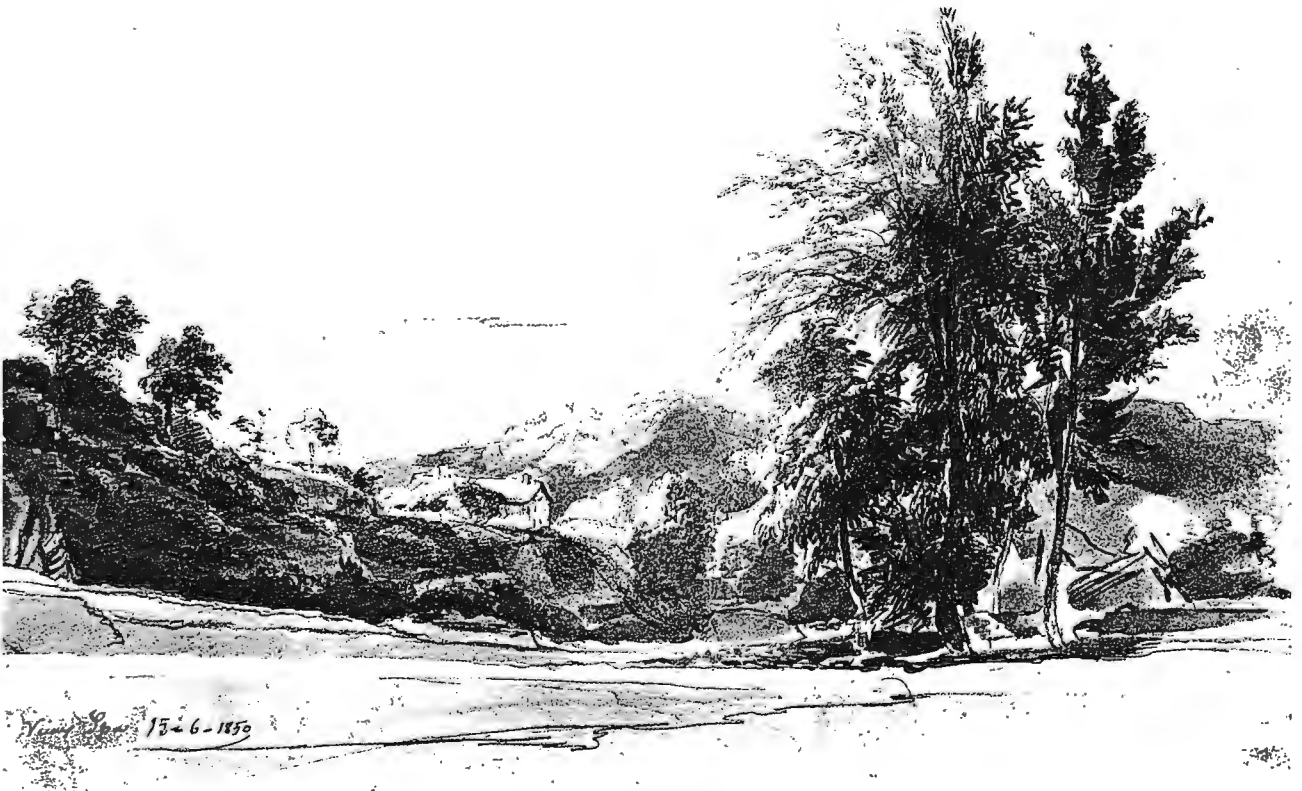
Cette expérience a confirmé, si besoin était, l'engouement du public pour les objets de qualité. Seule déception... rien n'était à vendre!

M.Th. Ramaekers

M.C. Schils



«Vieux Spa», 3 octobre 1856. Mine de plomb sur papier.
Anonyme. 180 mm x 130 mm. Coll. privée.



«Vieux Spa», 15-6-1850. Lavis à l'encre de Chine sur papier.
Anonyme. 165mm x 265 mm. Coll. privée.

QUELQUES VUES DE SPA, ANCIENNES ET INÉDITES

A la suite de quinze dessins inédits du XIXe siècle parus dans l'édition de septembre 1998, nous publions et commentons ci-après une série de vues anciennes.

Dessins à l'encre de Chine, gouaches sur papier ou sur Bois de Spa, huiles sur toile, nous transmettent l'image des paysages spadois disparus ou modifiés.

Comparant le site actuel à ces vues, l'amateur et le connaisseur renforcent leur attachement à leur patrimoine local par une meilleure compréhension de son évolution.

Nous commençons la promenade dans le passé de la Ville d'Eaux par le Vieux-Spa.

16. Vieux-Spa

Ce dessin à la mine de plomb réalisé par un anonyme porte la date du 03 octobre 1856. Cette habitation rurale se trouvait rue Collin Leloup non loin du pied du Thier, à proximité du Pont Mindroz.

On voit le chantier d'un charpentier (wallon: Tchêp'tî, 1 p.89) pour la fabrication de colombages qui formaient l'ossature des chaumières de l'époque.

A droite se dresse l'établi pour la confection des poutres, également échafaud pour scieur de long (wallon: lu soyeûr âs planches) appelé hourd (wallon: hoûnemint, 1 p.161-163) mot français venant du wallon "horder", échafauder (2).

Devant un muret se devine le ruisseau de Barisart qui fut voûté en 1860 depuis la place de l'Abattoir, sous la rue Collin Leloup, les places Verte et du Monument jusqu'au pavillon de l'Office du Tourisme où il conflue avec le Wayai.

Cet ouvrage de génie civil a modifié cet endroit considérablement.

Une vue de ce paysage intimiste, prise sous un autre angle est reprise à la figure 9, p.9 de l'intéressante brochure "A la découverte du Vieux-Spa" du Comité Culturel de Spa, 1991.

17. La vallée du Vieux-Spa

Sur ce lavis à l'encre de Chine sur papier, non signé, on lit: "Vieux-Spa 15-6-1850". Ce paysage est croqué un peu en aval du pont du Scèay (Le Seau) où était installée une forge. Le paysage est fermé au nord par la colline d'Annette et Lubin.

Les bâtiments sur l'escarpement rocheux de la rive gauche du ru de Barisart figurent également sur l'illustration n°355, p.393 (17).



Préfayhai par Ernest Krins (1820-1899). Gouache sur papier. 158 mm x 205 mm.
Coll. privée.



Préfayhai, 15-6-1847. Lavis à l'encre de Chine sur papier. 160 mm x 215 mm.
Coll. privée.

Le charmant hameau résidentiel de Préfayhai montre sa face ancienne et rurale dans les deux paysages suivants:

18. Préfayhai

Cette jolie gouache sur vélin est signée Krins.

Ernest Krins (1820-1899) était peintre spadois renommé des sites et quartiers de sa ville, certains aujourd'hui disparus. Il était aussi fabricant et marchand de Bois de Spa.

Avec Antoine Fontaine et Albin Body, ce peintre fécond fut membre fondateur du Musée Communal de Spa.

L'oeuvre d'Ernest Krins attend toujours une étude artistique et historique (12 p.48).

L'épaulement caractéristique des Montagnes Russes bouche l'horizon vers le nord-ouest.

Les maisons couvertes de chaume bordant le chemin de Spa à Nivezé sont construites dans le style ancien de l'architecture rurale ardennaise, dont il ne reste que peu d'exemplaires originaux qui n'aient été remaniés.

L'habitation en torchis de droite montre un pignon (wallon: Hôt-volé) formé d'un puissant assemblage de colombages.

La toiture de chaume se prolonge au-dessus de la façade en avant-toit.

Devant cette bâtisse sont entassés des blocs de roche, témoins des efforts de nos ancêtres pour débarrasser de la pierraille leurs maigres champs.

Suivant l'habitude des peintres locaux de l'époque, la vue est animée d'un modeste personnage, en l'occurrence une paysanne coltinant un fagot.

19. Préfayhai

Ce lavis à l'encre de Chine sur papier non signé porte l'inscription "Préfayhai 15-6-1847".

Plus proche de Spa que la vue précédente, il montre la route de Nivezé bordée de quelques maisons, en regardant vers les Montagnes Russes.

20. La Fontaine de Géronstère

Cette gouache sur carton porte au verso l'inscription à l'encre: "La fontaine de Géronstère près de Spa par Wolff de Soleure en Suisse".

Soleure est le nom français de la ville de Solothurn, au pied du Jura en Suisse Allemande.

L'artiste est vraisemblablement Jean-Louis Leloup (1756-1838), peintre, marchand de Bois de Spa, lithographe et naturaliste qui prit le nom de Wolff en 1791 (4) (5).



La Fontaine de Géronstère. Gouache sur carton. Jean-Louis Leloup dit Wolff (1756-1838)? 23 x 33 cm. Fin XVIII^e s. Coll. privée



Les Fontaines de la Sauvenière et de Groesbeck. Jean-Louis Leloup dit Wolff (1756-1838)? Gouache sur carton. 23 x 33 cm. Fin XVIII^e s. Coll. privée



La Ferme Jamar.. J. Courbe. Huile sur toile. 50 x 42 cm. Fin XIX^e s. Coll. privée



Le Poteau de Cour. Léon Crehay (1881-1945). 1942. Gouache sur papier. 20 x 30 cm. Coll. privée

Selon une lettre du Dr Lemarchal, ces Leloup nommés tantôt Wolff tantôt Leloup voyageaient beaucoup (6).

Cette vue de la fin du XVIII^e siècle d'excellente qualité artistique montre en son centre le temple d'eau en marbre rose Saint Remy offert par le comte de Bourgsdorff en 1652, relié par une galerie couverte à la maison carrée contenant les locaux pour les buveurs d'eau.

Dans le fond se trouve une échoppe. Tout à gauche, un auvent est destiné à abriter les chevaux de louage appelés escalins. Ces constructions ont disparu.

Cet ensemble a été restauré avec bonheur en 1978 par la Ville de Spa et les soins de l'architecte François Bourotte.

21. Les Fontaines de la Sauvenière et de Groesbeck

La gouache sur carton porte au dos l'inscription: "La fontaine de la Sauvenière et de Groisbeck par Wolff de Soleure en Suisse".

Cette vue contemporaine de la précédente montre l'artiste debout en train de peindre, vêtu d'un habit rouge et coiffé d'un tricorne noir.

La fontaine de la Sauvenière est reliée au bâtiment de service par une galerie couverte. A droite se trouve l'édicule de la fontaine de Groesbeck offerte en 1651 par le baron de Groesbeck, chancelier du Prince-Evêque de Liège. Selon J.Ph. de Limbourg, elle était communément appelée "Le Péquet" parce qu'on la compare au genièvre appelé péquet en wallon.

Derrière la fontaine se distingue une volée d'escaliers menant à une terrasse où se trouvent plusieurs personnages.

Le site actuel est resté très voisin de l'état de cette vue qui semble inachevée et dont la valeur artistique est inférieure à la précédente.

22. La Ferme Jamar

Cette huile sur toile est signée J. Courbe. Dans la liste des peintres de Lydwine de Moerloose, nous relevons: Courbe Jean (1844-1915), peintre et Courbe, Jos. (seconde moitié du XIX^e siècle), peintre (3).

La Ferme Jamar était située à Frahinfaz à l'emplacement de l'hôtel d'Orange incendié en 1944.

Constituée de maisons vétustes et pittoresques, elle servait aussi d'estaminet et de modeste auberge. Elle fut abattue avant 1920.

Albin Body la qualifiait de "groupe de maisons d'aspect peu coquet, cabanes enfumées appelées la Ferme Jamar et dernière étape des piétons qui viennent de Verviers à Spa" (7 p.103).

Si ces chaumières présentaient un intérêt esthétique aux artistes et aux promeneurs, elles étaient l'inconfort permanent des habitants.

Une gravure sur bois représentant la Ferme Jamar par A. Pecquereaux et M. Weber faite en 1879 (8) ainsi que les nombreuses cartes postales montrent que l'authenticité de ces constructions séduisait les contemporains d'Albin Body.

Ce tableau montre l'ancienne maison ardennaise, habitation en torchis dont les exemplaires intacts sont rarissimes.

Cinq chaumières sont accolées, hameau du passé.

Les toitures couvertes de chaume débordent largement pour protéger les façades à pans de bois. Celle du centre est chaulée et percée de fenêtres à croisillons garnies de volets en bois.

Le pignon de droite est couvert d'un revêtement de planches appelé en wallon épénore (1 p.90) (9).

Cet alignement évoque la rangée de six chaumières disparues avoisinant la source du Tonnelet du dessin n°10 daté de 1856 (10).

Au sujet de Frahinfaz, le guide du Touring Club de 1919 relate: "Ces terres étaient sauvages, parsemées de marécages et de petits bosquets où les chasseurs aimaient à rechercher la petite bécassine (le jacquet).

C'était un site rustique, pittoresque avoisinant la forêt domaniale que la fortune d'un riche bobelin, M. Gihoul a transformé en terrains arables assainis par le drainage.

C'est dans cet endroit que prend sa source une branche du petit ru de Chawion" (11).

23. Le Poteau de Cour

Signée L. Crehay, cette magnifique gouache sur papier montre le chemin de Spa vers La Gleize au travers de la fagne piquetée de bruyères en fleurs.

En regardant vers le Sud et la vallée du Roannay, le croisement avec la grande Vêquée est indiqué par le Poteau de Cour, jadis repère pour les voyageurs.

Léon Crehay (1881-1945), troisième fils de Gérard-Antoine (1844-1937) et petit-fils de Gérard-Jonas (1816-1897) fut tabletier et artiste-peintre.

Pendant la dernière guerre, il fut co-directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Spa avec Edmond Xhrouet (12).

Cet endroit, jadis ouvert vers le ciel et les paysages est maintenant fermé par les boisements.

24. La Fagne à la Grosse Pierre

Cette lande fait partie de la Fagne de Malchamps. La Grosse Pierre est indiquée sur la carte de Fauchamps (13).

Quittant la route de Spa-Francorchamps, il faut pénétrer dans la Fagne de Malchamps par la petite Vêquée et après avoir parcouru une distance de 450 m, emprunter une sente à droite, direction nord-ouest.

En descendant cette piste sur 350 m, la Grosse Pierre apparaît sur la gauche.

Cette fraîche aquarelle est signée de Victor Renson (1853-1928). Son grand-père Thomas, né à Spa en 1791 et décédé en 1824, ainsi que son père Thomas (1820?-1871) étaient peintres sur Bois de Spa.

Victor Renson eut neuf enfants dont deux artistes peintres: Gilbert (1885-1948) et Alix (1888-1948). Ses maîtres furent les spadois Henri Marcette (1824-1890) et Antoine Fontaine (1830-1896).

Peintre de chevalet, il maniait l'huile, la gouache, le pastel, l'aquarelle, le fusain et la plume dans ses paysages, ses intérieurs, ses natures mortes (14).

Directeur de l'Ecole de Dessin de Spa en 1907, il est l'auteur d'une charmante affiche de la Ville d'Eaux.

Comme ses confrères contemporains, Victor Renson ressent intensément l'influence des sites naturels spadois qu'il exprime de manière impressionniste tempérée et précisée d'un sentiment naturaliste.

Malgré l'infirmité résultant de l'amputation des deux jambes, le peintre continua à exercer son art jusqu'à la fin de son existence (14).

L'illustration montre la Grosse Pierre se profilant sur la lande et un ciel magnifique. Le sentier descend vers la vallée. A l'horizon s'étale la verte campagne de Nivezé.

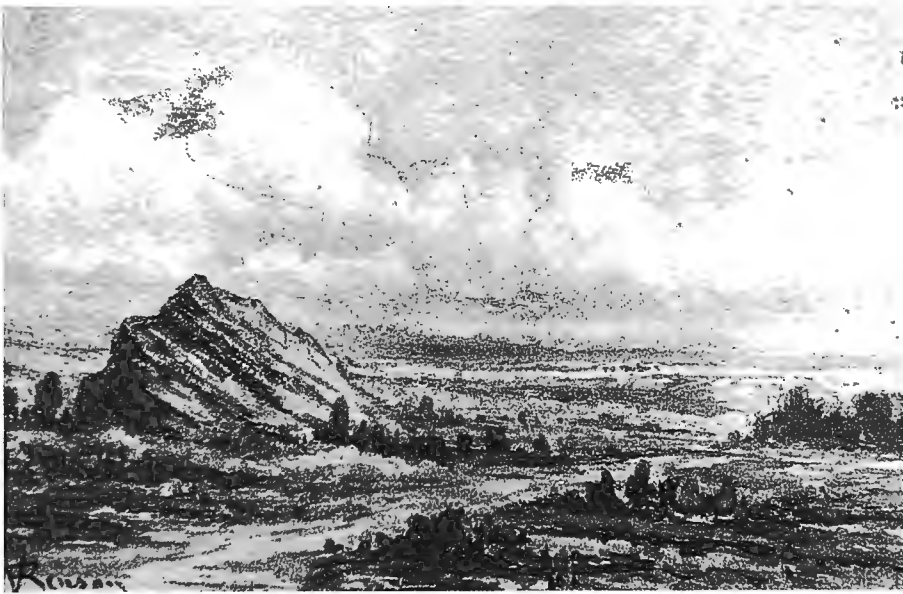
25. Hêtre au Crucifix et Fagne des Mousseux

Cette jolie gouache signée Pollux 62 montre un arbre centenaire, le Hêtre au crucifix se profilant sur la défunte Fagne des Mousseux couverte de la première neige.

Le spadois Julien-Paul Lux fut élève de Léon Crehay et professeur de dessin à l'Athénée d'Aywaille. Il excelle dans le paysage.

Cet arbre remarquable se trouve à droite de la route de la Fontaine de Géronstère vers La Gleize, peu après la petite Vêquée.

Il est cité et illustré dans l'étude historique du regretté Maurice Ramaekers: Croix, chapelles et oratoires de la région spadoise, sous le nom Croix de Le Rosier (15).



*La Fagne à la Grosse Pierre. Victor Renson (1853-1923).
Aquarelle. 17,5 x 11,5 cm, vers 1900. Coll. privée*



*Hêtre au Crucifix. Fagne des Mousseux. «Pollux 62». 1962
Gouache sur papier. 31 x 21,5 cm. Coll. privée*



*Les Bains. Planche d'album. C. Leroy. Gouache sur bois. 242 x 174 mm.
v. 1869. Coll. privée*



*La Place Royale. Boîte à thé. Gouache sur bois. 154 x 92 x 100 mm.
V. 1825. Coll. privée*

Ce hêtre isolé dans la fagne servait jadis d'abri et de lieu de rassemblement pour les herdiers et leurs troupeaux à l'heure du dîner pour la méridienne.

Ces endroits portaient le nom wallon de prandjelâye. Il y en avait un ou deux par hameau (1 p.308).

Prandj'ler dérive du latin prandere, déjeuner et signifie faire la sieste (18).

Le crucifix est souvent fleuri par les promeneurs.

Cet ancêtre présente un tronc moussu d'une circonférence de 4,70 m et une hauteur de 25 m environ.

Avant 1963, il s'épanouissait majestueusement en bordure de la charmante petite fagne des Mousseux, véritable fenêtre ouverte sur le ciel, avant d'être plantée d'épicéas, comme ses voisines les fagnes Mathy et Jehin.

Habitué à la pleine lumière tous azimuts pendant des siècles, cet arbre a vu son équilibre altéré par la croissance des résineux des côtés ouest et sud-ouest. De ce fait, il s'est étendu au-dessus de la route vers l'est. Certaines grosses branches sont mortes.

Suivant une information parue dans Réalités de novembre 1998, ce témoin devrait être abattu!

De fait, cet automne, le géant semble malade, il faudrait lui appliquer une bonne thérapeutique dendrologique, l'émonder des parties altérées et l'élaguer au-dessus de la voie publique.

L'exploitation des épicéas, voisins qui le pressent, permettrait de lui rendre la lumière et le développement vers l'ouest.

Il existe une thérapeutique conservatoire et restauratrice des arbres qui a remplacé le tronçonnage mutilatoire.

Un bel exemple est fourni par l'attachement des Sartois au chêne creux et centenaire de leur église.

Quelques vues inédites sur Bois de Spa

Les Bois de Spa furent fréquemment décorés de paysages de la ville d'eaux.

Ces souvenirs étaient très appréciés des Bobelins car leur possession adoucissait la nostalgie qui suivait les agréables vacances thermales.

Les curistes avaient le goût éclectique et pour répondre à leur désir, les tabletiers, tourneurs, marqueteurs, laqueurs, vernisseurs et peintres spadois faisaient preuve de savoir-faire et de virtuosité artistique (16).

26. Les Bains - Planche d'album

Cette vue des Thermes de Spa est signée C. Leroy. Dans la liste de Moerlose, nous relevons Mme A. Leroy fabricant citée en 1872, 1874 (3).

Conçu par le bourgmestre Joseph Servais, le superbe Etablissement des Bains fut bâti par l'Architecte Suys de 1866 à 1868. Il forme un quadrilatère allongé en pierre blanche, avec façade à fronton en avancée sur un ample soubassement de pierre bleue.

Une grille en défend l'accès. Un perron en double escalier entoure un bassin où une cascabelle se déversait sur des enrochements.

Un médaillon en bronze du Bourgmestre Joseph Servais (1803-1872) était placé dans un frontispice de pierre bleue dans la balustrade de la terrasse au-dessus de l'ancienne cascade.

Ce médaillon est actuellement fixé au-dessus de la nouvelle fontaine.

Ce bâtiment classique est orné de nombreuses statues de divinités mythologiques.

Les dames portent encore la crinoline dont la mode disparut en 1870. On peut donc dater cette oeuvre vers 1869.

A gauche, on aperçoit la partie inférieure de la rue Léopold dont les maisons furent démolies pour la création des jardins du Casino (vers 1905).

Le bâtiment de style Louis XVI à fronton triangulaire est l'hôtel de Soestdijk (17, ill.179). Derrière celui-ci pointe le clocher de l'ancienne église de Spa, érigée paroissiale en 1573 et démolie en 1883 pour faire place à l'église décanale actuelle de style rhénan.

27. La Place Royale - Boîte à thé

Cette boîte à thé ovale présente trois vues à la gouache sur le bois au naturel avec les inscriptions suivantes:

Sur le couvercle: "A la mémoire de Pierre le Grand

Le Pouhon de Spa"

Sur le devant: "Promenade de 7 heures à Spa"

Sur l'arrière: "La Sauvenière"

Les deux autres vues étant plus connues, seules la promenade de Sept Heures sera décrite.

Au centre, quelques barrières réservent aux piétons l'accès de l'allée d'arbres stylisés.

A gauche de celle-ci, l'Hôtel des Tuileries, dont la construction débuta en 1771 et la démolition data de 1841.

Une forte grille soutenue de cinq piliers en pierre surmontés d'une sphère entoure la cour.

Il fut remplacé par un établissement des Bains renversé à son tour trente-six ans après. Il se trouvait à l'emplacement approximatif du pavillon du Tourisme.

Au bout de l'avenue du Marteau(avenue Reine Astrid), l'Hôtel Belle-Vue dépasse les autres constructions.

Il faut noter que le célèbre kiosque à musique de la Place Royale fut construit en 1840 pour disparaître en 1941 (19).

Cette boîte à thé peut être datée vers 1825; les curistes sont vêtus à la mode du temps: habits et pantalons pour les messieurs, capelines et longues robes pour les dames. Quelques personnages rustiques portent encore la culotte du XVIIIe siècle.

Le couvercle et le bâti de la boîte sont montés à vif ou à plat joint. L'intérieur est tapissé de papier d'étain afin de conserver l'arôme du thé.

28. Le Werihet et la source du Ruy de Creppe

Ce coffret à bijoux de forme violonée et placage de loupe de bois est décoré à la gouache d'un délicieux tableau champêtre signé Hubert Henrard.

Dans ce genre excellaient les frères Henrard, Joseph, Georges et Hubert, le plus jeune, 1816-1898.

A côté d'une source balisée de quelques pieux d'où sort un ruisseau, une bergère à fichu rouge aidée d'un chien mène ovins et bovins. Plus loin, un berger amène son troupeau.

Cette boîte a été reprise dans le catalogue de Moerloose sans localisation du site (3 cat. p.258, n°186).

Nous pensons situer ce paysage à la source du ruy de Creppe, au Werihet dans le fond du village de Creppe (7 p.120).

Werihet, toponyme fréquent en Wallonie sous des graphies diverses: Wèrhié, wèrîhê, wèrhê, warichet... signifie terrain banal, terrain vague où le bétail communal peut pâturer (1 p.334).

De fait, la vue montre la fréquentation de deux troupeaux.

A l'horizon se profile la colline du bois du Chincul.

L'intérieur de la boîte est garni de soie bleue gaufrée et le dessous recouvert de papier marbré. La tableterie présente un assemblage à onglet; la serrure est dormante à écusson losange de bois clair.

Cette oeuvre peut être datée du troisième quart du XIXe siècle.

29. Le Rocher de Tolifaz - Planche d'album

Cette gouache sur bois gris, vers 1900, non signée présente les dimensions de 236 mm sur 164 mm.



*Le Werihet et la source du Ruy de Creppe.
Coffret à bijoux Hubert Henrard. Gouache.
200 x 160 x 75 mm.
3^e quart du XIX^e s. Coll. privée.*



*Rocher de Tolifaz. Planche d'album.
Gouache sur bois gris. 236 x 164 mm. Vers 1900.
Coll. privée.*



96 SPA Rochers de Tolifaz
Domaine de Lesbiolles

*«Spa Rochers de Tolifaz Domaine de Lesbiolles» Albert.
Photo Belge Lumière Boitsfort Bruxelles. Coll. privée.*

Ce frais paysage de premier printemps montre le Rocher de Tolifaz dans le domaine de Lébioles, dominant le ruisseau de l'Eau rouge dont les eaux pures bondissent au-dessus de blocs de quartzite, en amont de Winamplanche.

Albin Body les qualifiait de "rochers dressants et curieusement déchiquetés, dessinant sur le ciel leurs brisures fantastiques" (7 p.120).

L'artiste anonyme a bien rendu la coloration mauve des feuillus en Ardenne lorsque les bourgeons vont éclater; à côté la prairie qui déjà verdoie.

30. Carte postale - Spa Rochers de Tolifaz

Cette carte postale signée Albert, Photo Belge Lumière Boitsfort permet d'identifier avec certitude la vue précédente: bel exemple de l'intérêt de la cartophilie pour l'histoire locale.

Remarquer la Pierre Pointue (lu Betchou Pîre) qui est placée pour indiquer le sentier montueux vers Creppe.

Reposant dans les collections privées, circulant chez les marchands ou conservés dans les musées nationaux et étrangers se trouvent des documents iconographiques et paysagers de la Ville de Spa... futurs aliments de la passion des chercheurs.

L. Pironet

NOTES

1. REMACLE, L.: Le parler de la Gleize. Liège. Vaillant-Carmanne. 1937. P.163.
2. LITRE, E.: Dict. de la langue française. Hachette. Paris. 1863. Voir Hourder.
3. de MOERLOOSE, L.: Les Bois de Spa. Mémoire UC L-L-N 1986-1987.
4. BODY, A.: Spa Histoire et bibliographie. Liège 1888. Impres. anastaltique Cult. et civil. Brux. 1981 T. I p.463.
5. PAQUAY, R.: Peintres, décorateurs, tabletiers, tourneurs... de 1750 à la révolution française. H.A. sp. 15 sept. 1976 p.19.
6. Dr LEMARCHAL, R.: Les Leloup, défricheurs et artistes de Spa.
7. BODY, A.: Les promenades de Spa, guide du promeneur à pied, à cheval et en voiture. Liège. H. Vaillant-Carmanne.
8. La Belgique illustrée, ses monuments, ses paysages, ses oeuvres d'art. T. III, ar. de Verviers. Bruxelles vers 1910.

9. Comparer avec empenne: partie du talon d'une flèche munie de plumes ou ailerons, destinée à régulariser sa direction. Le Petit Robert. Paris 1977.
- 10.H.A. sp. Sept. 1998 p.126.
- 11.Touring Club de Belgique. Environs de Spa. 70 promenades pédestres. Bruxelles. Impr. moderne 1919, p.315.
- 12.VIENNE, Ph.: Les Crehay Peintres spadois. Mémoire U.Lg 1990-1991, p.114, 115.
- 13.FAUCHAMPS N.AL. Spa ses environs, sa ceinture de Fagnes et Braques. Off. Tour. Ville de Spa. Pl. XIV-0-10.
- 14.Renseignements communiqués par son petit-fils Yvon Renson et Dr Henrard: Introduction à l'exposition rétrospective des oeuvres de Victor, Gilbert et Alix Renson. 03 avril 1965.
- 15.H.A. sp. Mars 1978, p.27 ill.48.
- 16.PIRONET, L.: Les vues sur Bois de Spa. H.A. sp. déc. 1983, p.157.
- 17.JACOB G.E.: Rues et promenades de Spa. Ed. Culture et Civilisation. Bruxelles 1983.
- 18.REMOUCHAMPS, E.: TDtî l'pèriquî. Imp. H. Vaillant-Carmanne. Liège 1934, p.144 n°943.
En liégeois, le substantif féminin prandjîre signifie méridienne, sieste après le dîner, syn. sokète; anc. français prangiere, heure de midi, du latin prandiaria sous-entendu hora.
- 19.H.A. sp. sept. 1998, p.127, ill.13.

*

* *

LAETARE SARTOIS

Les Sartois ont-ils toujours aimé s'amuser?

Depuis plus de trois siècles en tout cas, le retour du printemps est, dans le village, prétexte aux manifestations carnavalesques. Ces festivités centrées autour du Mardi-gras persistèrent jusqu'en 1938. Bien des années auparavant déjà, des jeunes gens avaient décidé de fêter la mi-carême. Pendant les trois semaines la précédant, ils mettaient leurs économies en commun pour s'acheter un tonnelet de "pèkèt". Le grand jour venu, ils le promenaient triomphalement dans le village, tiré par deux boeufs enrubannés pour l'occasion.

Plus tard, le char fut orné de fleurs et, orchestre improvisé en tête, courrier et bergère conduisirent le cortège jusqu'au village voisin, offrant à boire aux amis et emmenant sur le char: moqueurs et récalcitrants, jeunes filles un peu effarouchées aussi bien que grincheux... C'étaient les premiers Laetare, coutume restée toujours bien vivante en cette fin de XX^{ème} siècle et l'une des rares de la région à conserver son authenticité.

Une rivalité ancestrale...

Aujourd'hui encore, c'est dans le plus grand secret que les habitants des villages voisins, autant que rivaux, de Sart et de Tiège préparent "leur" cortège du quatrième dimanche de carême. Une joute amicale, mais néanmoins tenace, piment du succès de cette journée, fera se mesurer les participants des deux cortèges, rivalisant d'humour, de drôlerie, d'originalité et même très souvent de bon goût, dans la conception des chars qui évoquent le plus souvent l'actualité. Qui de Sart ou de Tiège aura les plus beaux chars, cette fois? La bonne foi n'est guère souvent de mise...

A l'origine, les chars étaient essentiellement tractés par les puissants et majestueux chevaux ardennais, couverts de "rudjons" (les grelots). L'un ou l'autre char sartois bénéficie encore de ce superbe attelage de nos jours. Ils étaient garnis de branchages, d'épicéa surtout, piquetés de quelques fleurs. Les sujets étaient tout simples, l'essentiel étant de participer! Les acteurs étaient pour la plupart costumés en soldats de l'Empire. Seuls les hommes avaient le droit de se déguiser (ce n'est qu'après la 2^o guerre mondiale surtout que les jeunes filles commencèrent à porter masques et travestis...). Peu à peu, le cortège prit forme. Il fut précédé de cavaliers. Il y eut le char de la jeunesse, puis des aînés, puis... beaucoup d'autres!

Les rôles ou pasquêtes...

C'est d'alors que datent les "rôles", saynètes burlesques au cours desquelles les faits les plus drôles de l'année, au quotidien du village, sont contés:

Ainsi,

A Sart... en 1980

Vos nos là don co n'fèy' ruv'nou.
C'est l'Laetaré qui l'a volou
Comme chaqu'anneye on v'z'el répète
I n'a qu'ci qu'est rogneu qui s'grète!
Et vos savéz qu'voci
On n'baltèye maye qui sès amis!

Tot z'allant magnî à Sarma
Avous s'platai i s'trèbouha
Tot l'dîner vola so l'pavé
E Jean-lou fou tél'mint djéné
Qu'après z'aveûr payî
I corit èvoye sins magnî...

(sur l'air de "Cadet Roussel")¹

A Tiège... en 1985

I fâre bin qui tot l'monde done on franc
Po d'né on' carte del' commune à Fernand
So lès Bansions il a bin malâhî
d'si r'trové sè s'roûvi!

'la trop l'ovrédje è l'tièsse
 è l'tièsse
 è l'tièsse

Fâre qu'i d'mand' po d'moni è bureau
Comm' l'èch'vin dès travaux!

Po vî on cô meilleur football qu'è Sart
so Anderlecht André n'alla dar'dar'
mais qwand fou là, i n'aveû pu d'tickèt
sav' bé çou qu'a d'vou fé?

Il a ruv'ni transike
 transike
 transike

C'est'a hippett' qu'il a co arrivé
Po vî l'match à l'tévé!

(sur l'air de "Elle est toujours derrière")²

Des milliers de fleurs...

Pour notre plaisir, cette rivalité des deux communautés a provoqué la surenchère... Les sociétés "Les Amis Réunis" de Tiège et "La Jeunesse Sartoise" coordonnent la préparation et assurent l'organisation parfaite des deux cortèges.

(1) Nous voilà donc encore une fois revenus
C'est le Laetare qui l'a voulu
Comme chaque année on vous le répète
Il n'y a que celui qui est galeux qui se gratte.
Et vous savez qu'ici
On ne blague que ses amis.
En allant manger au Sarma
Avec son plateau, il se trébucha
Tout le dîner vola sur le pavé!
Et Jean-lou fut tellement gêné
Qu'après avoir payé
Il s'enfuit sans manger...

(2) Il faudra bien que tout le monde donne un franc
pour donner une carte de la commune à Fernand.
Sur les Bansions il a bien difficile
de s'y retrouver sans se perdre,
il a trop l'travail en tête, en tête, en tête,
Il devra demander à rester au bureau
comme l'échevin des travaux.
Pour voir une fois un meilleur football qu'à Sart,
à Anderlecht André s'en alla bien vite
mais quand il fut là il n'avait plus de ticket
savez-vous ce qu'il a dû faire?
Il est revenu bien vite, bien vite, bien vite.
C'est tout juste qu'il est arrivé
pour voir le match à la télé.



Char de Tiège 1953 (?)

*Pierre Houran fut courrier
de Tiège de 1886 à 1914.
(Cliché Musée de la Vie
Wallonne à Liège)*



Sart, mars 1930

Dès janvier, sinon avant, les comités se réunissent dans le plus grand secret, décident du thème des chars, des déguisements, et se répartissent les tâches. Ils fournissent le tissu de certains costumes, le papier pour "faire les roses". Ce sont les femmes surtout qui les fabriqueront. Les sujets comptent maintenant très souvent des milliers, sinon des dizaines de milliers de fleurs. Et si l'on sait que chaque fleur est composée de huit feuilles de papier de soie assemblées par un mince fil de fer, on imagine les centaines d'heures de travail bénévole que la réalisation d'un char exige! De leur côté, les hommes dans les granges, construisent, décorent, peignent les chars que les fleurs viendront agrémenter pour devenir fringant trois-mâts, pays de Heidi, petit train ou carnaval à Rio, ...

Le cortège...

Le dimanche du Laetare venu, à Sart, le cortège se forme devant le perron pour faire un premier tour du village à l'heure de sortie de la messe. Les rôles sont chantés, toujours sur le même air, du haut d'un char ou à la salle de la "Jeunesse", "La Grange". Chacun découvre les placards qui ont été collés la nuit sur l'une ou l'autre façade pour évoquer quelque bétise du (ou de la) propriétaire au cours de l'année passée!

C'est la première occasion d'admirer les chars amenés enfin au grand jour!

Le départ vers Tiège a lieu vers 14h30. Derrière les cavaliers porte-drapeaux, le courrier et la bergère précèdent la bonne douzaine de chars entre lesquels s'intercalent divers groupes costumés et les fanfares.

A mi-chemin, à hauteur du cimetière, les cortèges de Tiège et de Sart se croisent. Autrefois, les deux courriers se saluaient alors et s'ils ne remplissaient pas cette formalité, c'est qu'une animosité certaine régnait entre les "bandes". Il arriva parfois que, le pèkèt aidant, cette forme d'hostilité dégénéra...

Chacun va alors se montrer dans le village voisin et dans ses hameaux proches, les groupes y présentent leur spectacle et chantent leurs rôles avant de regagner leur clocher pour attendre, à la salle ou sur la place, le bal du soir.

Le courrier et la bergère...

Cette tradition s'articule historiquement autour de deux personnages: le courrier ou tambourin et la bergère que l'on retrouve en tête de chaque cortège depuis des siècles.

Ayant décidé de fêter le Mardi-gras, les jeunes gens choisirent l'un d'entre eux qui serait chargé d'annoncer les libations, de prévenir chacun des manifestations, et plus tard d'ouvrir le cortège. On le voyait ainsi "courir" partout et il devint le "courrier" remplissant sa mission jusqu'au mariage et parfois même jusqu'à un âge avancé.

Pour mieux le distinguer encore, on lui confectionna un habit spécial et un couvre-chef qui devinrent bientôt légendaires. La jeunesse payait l'achat des matières premières et les jeunes filles confectionnaient le costume.

Son chapeau est en forme de haut bonnet d'allure militaire, recouvert de roses artificielles, garni de quatre petits miroirs, d'un plumet en chenille de papier de soie et d'une jugulaire blanche. Son costume est blanc ou rose, enrubanné, garni de grelots et de fleurs multicolores avec une ceinture rouge à large boucle. Une collerette tuyautée lui entoure le cou. Il porte encore traditionnellement une canne en néflier, au pommeau argenté, dont il marque en cadence les temps de la musique et des sauteries. Cette canne, affirmation de son autorité momentanée, pourrait avoir été sous l'Ancien Régime une caricature de l'autorité symbolisée par la verge de justice que détenait le maieur comme insigne de sa charge.

On lui adjoignit bientôt une bergère, mais comme c'était le carnaval, et aussi que les jeunes filles ne pouvaient y participer, un tout jeune homme travesti en demoiselle de la bonne société en joua le rôle. Selon Léon Marquet, "elle" représenterait, de manière toute païenne, la "mariée" qu'au XVII^{ème} siècle encore, le tambourin, le curé et tout le village de Sart conduisaient en procession le jour des saints Pierre et Paul à l'église de Malmedy³. Elle porte une robe blanche, un casaquin rouge, un tablier rayé; elle est chaussée de bas blancs, de petits souliers et coiffée d'un chapeau rond à voilette. Son ombrelle de soie souligne les mouvements de la canne du courrier.

Le courrier, dont les ordres devaient être observés scrupuleusement, commençait son office le premier des trois jeudis précédant le carnaval, nommés "les crâs djûdis". Il donnait ainsi le signal aux jeunes gens travestis, nommés les "robins" (mot que l'on peut traduire par facétieux, blagueurs) qui commençaient par aller donner l'aubade, et "intriguer" les demoiselles, avant-goût du grand jour...

Le dimanche, avant-veille du Mardi-gras, il rassemblait la jeunesse masquée autour du perron pour chanter et vendre "lès pasquêtes", chansons satiriques en wallon. Cette tradition est encore vivace de nos jours, c'est la "soirée des rôles" du vendredi quand, autour d'un bon verre, les mésaventures survenues à chacun sont commentées en chansons. Le courrier consacrait la journée du lundi aux célibataires endurcis. Il les entraîna à sa suite, affublés de guenilles, de vieux vêtements féminins surtout. Ils ramassaient vieux lacets, souris crevées, fil à coudre et vieilles ferrailles qu'ils allaient vendre de maison en maison afin de pouvoir s'acheter de quoi boire à profusion...

³ Les notes de l'abbé Henrard qui fut curé de Sart de 1660 à 1677 évoquent le courrier ou tambourin qui conduisait les pèlerins de Sart à Malmedy lors de la procession dite de la mariée de Saint-Pierre. Voir: **La mariée de Sart**, par M. Carmanne, dans Histoire et Archéologie Spadoises, n°96 de décembre 1998.



Char Sartois (1930 ?)



Les Anciens Belges, Tiège 1955 (?)

La fonction de courrier devint même officielle, voire héréditaire. On connut des charges de courrier se transmettant de père en fils durant plusieurs générations. Ainsi, par exemple, un acte datant du 3 mai 1769 stipulait que les magistrats de Sart conféraient la charge de courrier à Jean Mathieu Brixhe, en remplacement de feu son cousin, gendre de Laurent Hansoulle, en son vivant tambourin de la commune...

Tiège connut un courrier légendaire, Pierre Houran, dit "le Pierre", qui remplit cette mission de 1886 à 1914. Son costume figure au musée de la Vie Wallonne à Liège.

Les bandes...

Le grand jour du Mardi-gras arrivé, le village était réveillé dès 6 heures du matin par les roulements de tambour. De partout les masqués affluaient pour se regrouper au local où se formait le cortège ou "bande" sous les ordres du courrier.

La première visite était pour le perron que le courrier décorait d'un bouquet avant que la troupe n'y exécutât une aubade et une danse.

Le même cérémonial était alors répété au domicile du bourgmestre qui régala la bande d'une bonne "goutte"!

Ensuite, le cortège gagnait Tiège, croisant la bande rivale en échangeant - au mieux - quelques railleries! Puis commençaient les visites chez les particuliers, le courrier allant de maison en maison, invitant les jeunes filles à danser et réclamant à boire. La tournée achevée, chaque bande rentrait dans son village, poursuivant visites et danses jusqu'à ce qu'enfin la fatigue fasse son oeuvre...

Le grand feu...

Cette coutume a été abandonnée en même temps que les festivités du Mardi-gras. Elle avait lieu le dimanche suivant le carnaval: à Tiège, route de Limbourg en face de l'hôtel de la Charmille, à Sart sur la place du Marché. Les enfants recueillaient dans le village tout ce qui pouvait brûler. On en faisait le soir venu un immense bûcher autour duquel les jeunes gens venaient chanter et danser. Le courrier préparait aussi le feu à l'intention des fiancés qui devaient pouvoir sauter par-dessus afin de savoir s'ils se marieraient dans l'année.

Aujourd'hui, à l'aube de l'an deux mille, le folklore est toujours bien présent à Sart et à Tiège. Le courrier et la bergère conduisent comme jadis les deux cortèges qui se croisent encore sur la grand-route séparant les deux communautés, unies cependant dans le même respect des traditions.

Jeunes et vieux y font bonne garde pour qu'elles vivent encore longtemps!

Michel Carmanne

Bibliographie, documents et informations

- ◇ Banneux L.: Glanures ardennaises: Le carnaval de Sart-lez-Spa, in "Journal La Défense Wallonne" du 17.02.1928.
- ◇ Compagnie du Vieux Chêne à Sart: Le carnaval de Sart, brochure.
- ◇ Corman P.: Questionnaire d'histoire et d'archéologie pour tout l'ancien territoire de la Belgique féodale, in "Jadis" de mai 1913 (d'après Léon Marquet).
- ◇ Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne à Liège, tome VI.
- ◇ Houyon Robert (Ÿ) de Tiège: informations orales fournies à l'auteur.
- ◇ Kieffer-Vincent Nelly de Tiège: auteur de nombreux "rôles" de Tiège.
- ◇ Marquet L.: Carnaval d'hier et d'aujourd'hui en Ardenne liégeoise. Commission royale belge de folklore, Ministère de la Communauté française, Bruxelles, 1988.

SOUVENIRS SPADOISdeMARIE DUPLESSIS*(la Dame aux Camélias)*

II

Mon propos, je l'ai précisé dans la 1^{ère} livraison, n'est pas de narrer tout la vie d'Alphonsine Plessis, mais d'évoquer ses séjours spadois. Cependant, quelques étapes de son ascension vers le grand monde doivent être rappelées; quelques "personnalités" aussi, qui, parmi *beaucoup* d'autres, ont compté dans son existence.

En 1840, un an après son arrivée à Paris, la petite paysanne normande a fait son chemin. La voici déjà "rentière": Alphonsine a 16 ans et, au bras d'Agénor de Guiche, fils aîné du duc de Gramont, elle entre dans la cour des "grandes coquines". Agénor a cinq ans de plus qu'elle, il possède un nom illustre, beaucoup d'argent et l'envie, comme tous les dandys, d'éclabousser "*la foule ignorante des barbares*" par le luxe de ses équipages et par la beauté de sa maîtresse du moment. On le voit dans les lieux à la mode du Boulevard des Italiens⁴ (ex-boulevard de Gand): au Café de Paris, au Café Anglais, chez Douix ou au Club de l'Union. Il passe ses soirées aux premières du Théâtre des Variétés ou de l'Opéra. Il fait partie du Jockey Club⁵, un cercle très happy few, où il va lire les journaux, jouer au billard et au whist.

Alphonsine est certes très belle, mais peu "sortable": la jeune Normande parle le français avec un accent épouvantable; elle n'a aucune orthographe⁶ et, forcément, aucune culture littéraire et artistique. Aussi, Agénor, une fois qu'il l'a installée dans un appartement de la rue du Mont Thabor, à deux pas de la rue de Rivoli et de la place Vendôme, va s'occuper de son éducation. Et, comme elle est très douée et très impatiente d'ascension sociale, ça marche. Alphonsine prend goût à la lecture; sa bibliothèque qui sera vendue à son décès en témoigne: *Paul et Virginie*, *Manon Lescaut*, *La Nouvelle Héloïse* y voisinent avec les oeuvres poétiques de Lamartine, de Musset, de Hugo. Elle reçoit également des leçons de piano et s'échine à jouer *L'invitation à la valse* de Weber.

C'est à ce moment qu'elle choisit le pseudonyme de "Marie Duplessis", moins roturier que son vrai nom.

⁴ Alfred de Musset a décrit les dandys du boulevard de Gand (ancien nom du boulevard des Italiens) dans un texte de 1837 (v. Musset, *Oeuvres complètes*, Seuil, "L'intégrale", 1960 - pp 896-897).

⁵ Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux, fondée en 1833.

⁶ On cite souvent un billet qu'elle terminait par "Sel qui t'aime".

Après quelques mois, la liaison avec Agénor s'étirole. Peut-être par lassitude de ce dernier, peut-être après intervention des parents de Guiche qui admettaient mal que l'héritier de la famille s'affiche durablement avec cette fille. Agénor s'éloigne de Paris; il ramènera plus tard d'Angleterre une Ecossaïse, de meilleure "race", une très riche Mac Kinnon qui deviendra son épouse. Pendant le Second Empire, il sera diplomate et, en 1870, devenu Ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III, c'est lui qui lira "*d'un coeur léger*" devant le Corps législatif la déclaration de guerre française.

Un de perdu... Marie n'a pas d'état d'âme, d'autant qu'elle est maintenant lancée, et *très* recherchée. D'autres membres du Jockey Club remplacent vite le protecteur disparu, tels le viveur Fernand de Montguyon, ou l'écrivain Roger de Beauvoir.⁷

Dans quelques années, plus d'un sans doute pensera de Marie Duplessis et de ses semblables ce que Maxime du Camp exprime férocement dans ses *Souvenirs littéraires*. Un mépris complet: de la viande fraîche, mais pas une once d'intelligence. "*Je connus la fine fleur de ces "demoiselles" de ce temps-là, et j'en suis bien aise, car je les ai trouvées si prodigieusement bêtes, que je m'en suis éloigné pour toujours; je ne doute point que celles d'aujourd'hui ne soient pleines d'esprit, mais celles qui florissaient en 1842 étaient stupides. L'une d'elles, qui a fait fortune, qui est tombée en dévotion et qui cache son coffre-fort dans son prie-Dieu, était alors citée pour ses réparties. Des altesses, des artistes et des ambassadeurs se disputaient ses bonnes grâces. Elle était habile aux spéculations de Bourse et, abusée un jour, par un mauvais plaisant, elle alla prier son agent de change de lui assurer des actions dans une mine de fromage de gruyère que l'on venait de découvrir dans les montagnes du Jura. Je sais ce que sont devenues quelques-unes de ces pécores qui drainaient la fortune des hommes assez niais pour tirer vanité d'accointances partagées. L'une d'entre elles, pour qui un membre du Jockey Club et un ministre plénipotentiaire étranger se sont battus en duel, est morte aliénée, atteinte d'alcoolisme, dans un asile public. [...] De plus d'une encore je pourrais parler. A quoi bon? Il en est d'elles comme des fleurs qui deviennent du fumier dès qu'elles ne sont plus fraîches.*"⁸

*

* *

⁷ Roger de Beauvoir (Edouard-Roger de Bully dit), (1809-1866) auteur de romans à succès: *L'écolier de Cluny* (1832), *Le Café Procope*, *Histoires cavalières*, *Le Chevalier de Saint-Georges*.

⁸ Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Aubier 1994, p. 180 - L'édition originale date de 1892.

En 1842, au bal masqué de l'Opéra, Marie Duplessis croise le comte Edouard de Perrégaux. François-Charles-Edouard de Perrégaux (1815-1889), est le petit-fils d'un des fondateurs de la Banque de France⁹. En Algérie, Edouard a conquis le grade de lieutenant, mais la carrière militaire l'intéresse moins que la vie parisienne. Il se révèle d'ailleurs tellement dissipateur que sa famille lui impose un conseil judiciaire. Au moment de la rencontre avec Marie, il est l'amant en titre de Alice Ozy¹⁰ qui, elle-même, a "lâché" pour lui le duc d'Aumale, quatrième fils de Louis-Philippe 1^{er}. Cette théâtreuse a coûté à Edouard des fortunes en voitures, en diamants, etc...

Lorsqu'il voit Marie Duplessis, c'est le coup de foudre, la naissance d'une véritable passion amoureuse, qui semble d'ailleurs partagée par Marie. Il a 27 ans; elle en a 18. Adieu Alice Ozy! Edouard de Perrégaux installe luxueusement son nouvel amour au 22 de la rue d'Antin. Et il lésine pas: chaque mois, il lui assure les 3000 francs maintenant nécessaires à son train de vie. Elle le surnomme "Ned". Ils sortent beaucoup à Paris et puis - comme Marguerite Gautier et Armand Duval dans le roman de Dumas fils -, ils se retirent quelques semaines dans une petite maison de location à Bougival, le long de la Seine, où ils goûtent à la vie champêtre et où ils se laissent aller aux rêveries romantiques sur l'eau. *"Nous nous promenions tous deux dans ces endroits charmants qui semblent faits exprès pour rappeler les vers de Lamartine ou chanter les mélodies de Scudo. Marguerite avait une robe blanche, elle se penchait à mon bras, elle me répétait le soir sous le ciel étoilé les mots qu'elle m'avait dits la veille, et le monde continuait au loin sa vie sans tacher de son ombre le riant tableau de notre jeunesse et de notre amour. [...] Hélas! nous nous hâtions d'être heureux, comme si nous avions deviné que nous ne pouvions pas l'être longtemps."*¹¹

Juste pressentiment: en juillet 1842, Marie ressent les premières atteintes de la phtisie, c'est-à-dire de la tuberculose pulmonaire. Maladie alors incurable et fatale. Cela n'empêchait pas certains médecins attachés aux stations thermales de donner de l'espoir aux malades en soutenant l'effet bienfaisant des eaux. Le Docteur Jules Lezaack de Spa attestait que la maladie pouvait être stoppée à ses débuts. *"Pour moi, écrivait-il, il est bien établi que la phtisie au premier degré, à sa première*

⁹ Alphonse de Perrégaux (1750-1808), banquier français né à Neuchâtel (Suisse). Soupçonné de répandre de l'argent pour le compte d'espions anglais, il fut emprisonné sous la Terreur et relâché après la chute de Robespierre. Membre du Conseil de Régence de la Banque de France dès sa création en 1800. Il est inhumé au Panthéon.

¹⁰ Alice Ozy, de son vrai nom Justine Pilloy (1820-1893). Comédienne au Théâtre des Variétés, Alice fera la même "carrière" que Marie Duplessis. Elle fut courtisée par des poètes - Gautier, Victor Hugo et son fils Charles -, par des artistes - le peintre Théodore Chassériau -, mais aussi par des industriels et des financiers - Richard Wallace (l'homme qui donna aux Parisiens les fontaines qui portent son nom). Contrairement à Marie Duplessis, elle n'a pas dilapidé ses économies, réclamant d'ailleurs des actions et des placements plutôt que des diamants. Elle vieillit bourgeoisement et mourut grosse et riche.

¹¹ Plusieurs biographes voient en Perrégaux le modèle du personnage d'Armand Duval de *La Dame aux Camélias*. Je partage cet avis. C'est pourquoi, je m'autorise à citer ici un passage de *La Dame aux Camélias*, Folio, ch.XVI, p. 191 et ch.XVII, p. 202.

*période, peut être guérie par les eaux de Spa, et que lorsqu'elle est parvenue à sa seconde période, cet agent minéral peut en modifier notamment la marche, ou, tout au moins, la ralentir beaucoup.*¹²

Le couple décide d'aller à Bade (Baden-Baden), la ville d'eaux la plus brillante et la plus courue de l'Europe romantique. Là, comme à Spa, comme dans toutes les villes d'eaux du temps, les divertissements et la vie mondaine tiennent bien plus de place que la cure thermale. Marie Duplessis boit quotidiennement la quantité d'eau prescrite par le médecin de la station, mais elle passe le reste de son temps autour des tables de jeu, dans les salles de concert et de théâtre, et dans la salle de bal où elle danse avec frénésie jusqu'à l'aube... avant de se retrouver encore en un long "tête-à-tête" avec Edouard. Le plus curieux, c'est que ce traitement peu orthodoxe semble rétablir provisoirement sa santé.

Edouard de Perrégaux a dépensé beaucoup d'argent pour complaire à tous les caprices de Marie pendant ce bel été. Et lui qui croyait sa fortune inépuisable doit bientôt renoncer à Bougival. Marie Duplessis ne peut se satisfaire d'un homme qui compte ses sous. Peu à peu, l'amant en titre est relégué au second plan au profit d'autres relations plus rentées: Edouard doit se résoudre à "partager" Marie, accepter ses rebuffades, ses caprices et ses absences. Perrégaux, un peu masochiste, reste pourtant prêt - on le verra en 1846 - à tous les sacrifices pour ne pas la perdre.

Un an après le voyage à Bade, en août 1843, le Comte Edouard de Perrégaux, rentier à Paris, descend *seul* à l'Hôtel de Flandre de Spa¹³. Et s'il n'est pas seul, aucun indice en tout cas ne permet de penser que Marie l'accompagne. Comme il n'a pas cessé de l'aimer, il n'est pas douteux que, dans son esprit, les images de Bade se superposent à celles qu'il découvre à la Redoute, dans les salles de bal ou près des sources.

La même "belle société" insouciante se promène sur la place Royale, sous le portique du Pouhon ou dans l'allée de Sept Heures. Tels le comte et la comtesse de Choiseul-Prastin qui séjournent à l'Hôtel d'York puis à l'Hôtel de Russie¹⁴; assurément des proches parents du duc de Choiseul-Praslin, futur Pair de France qui, bientôt, en août 1847, assassinera sauvagement à coups

¹² Dr Jules Lezaack, *Les Eaux de Spa, leurs vertus et leur usage*, Paris, Hetzel, 1864 - p. 105.

¹³ *Liste des Etrangers* du 26 août 1843 - Hôtel de Flandre, le comte de Perrégaux (Ed.), rentier à Paris, 1.

¹⁴ Liste n°15 du 14 août 1843.

LISTE DES ÉTRANGERS.

N° 26.

SPA, le 2 Septembre 1844.

Report, personnes 3609

A l'Hôtel d'Yorck,

RUE DE LA SAUVENIÈRE, tenu par M. Aug. DECHESNE.

MM. TIMPERON, rentier d'Angleterre, avec M ^{me} son épouse et sa suite,	3
OLAF-BERG, consul-général de Suède et Norwège, à Anvers,	1
GODWIN (H.), colonel au service de S. M. B.,	1
BEST (George), rentier d'Angleterre,	1
AUSTIN, rentier d'Angleterre, avec M ^{me} son épouse et sa suite,	3
COUSIN (L.), prop. français, avec M ^{me} son épouse,	2
GOLDEN, propriétaire à Aix-la-Chapelle,	1
KIERNAN (F.), rentier à Londres,	1
DALLAS (R.-W.), rentier à Londres, avec sa famille et sa suite,	7
LE CLERCQ, capitainè d'artillerie à Maestricht,	1
TRANTZEN, capitaine d'artillerie à Maestricht,	1

A l'Hôtel de Flandre,

RUE DU WAUX-HALL, tenu par M. P. SURY.

MM. Le prince DE LIGNE, ambassadeur de Belgique à Paris, avec M ^{me} la princesse son épouse, sa fam. et sa suite,	8
DE TRÉMEROLLES (R.), rent. à Paris, avec M ^r son fils,	2
M ^{me} La comtesse DU PLESSIS, née ROBILLARD DE PERONVILLE (M.-A.-Z.-R.), rentière à Paris,	1

A reporter, personnes 3642

de couteau son épouse - la mère de leurs neuf enfants - parce qu'elle lui reprochait sa liaison prolongée avec une gouvernante. Victor Hugo, mauvais esprit, rapportera alors dans ses carnets les détails suivants: "*Le corps de Mme de Praslin était tombé nu et sanglant, sur une causeuse. Quand on l'a relevé, on a trouvé dessous une bourse pleine d'argent et un volume d'un livre intitulé: Les gens comme il faut.*"¹⁵ Hugo voulait-il insinuer, le jaloux, que les nantis, derrière leur masque de respectabilité et les valeurs qu'ils prétendaient défendre, se méconduisaient? En France, la Révolution de février 1848 allait bientôt répondre à cette question et forcer Louis-Philippe à l'abdication.

*

* *

Pour l'heure, tout va bien, la vie continue, frénétique et joyeuse, autour du boulevard des Italiens. Et l'été, elle reprend de plus belle dans les stations thermales.

Fin août/début septembre 1844, une Comtesse DU PLESSIS (née Robillard de Peronville) (M.-A.-Z.-R.) se trouve "seule" à l'Hôtel de Flandre, rue du Waux-Hall à Spa¹⁶. J'ai expliqué plus haut, sans en tirer de conclusion définitive, pourquoi l'on pourrait penser que Marie Duplessis se cachait sous cette fausse identité. Et qu'elle se fasse passer pour une femme mariée ne serait jamais qu'un mensonge de plus (ne disait-elle pas que "*le mensonge blanchit les dents*"?): sur son passeport pour Bade en 1842, elle déclarait avoir 21 ans (l'âge de la majorité légale), alors qu'elle n'en avait que 18. Cependant, j'avoue que le nom de jeune fille de cette comtesse me chiffonne: "*Robillard de Peronville*" m'apparaît - peut-être ai-je tort? - trop canularesque pour être inventé. Si donc on pense devoir conclure que cette mention de la *Liste Officielle des Etrangers* ne concerne pas Marie Duplessis, il est heureusement possible de se raccrocher à une autre, plus plausible, datée du 15 août de la même année: "*Au Prince de Liège, rue Entre les Ponts [206]: M. Le Comte de Perrégaux, rentier à Paris avec sa suite, 9.*"

Pourquoi s'acharner à prouver ce séjour, direz-vous? Parce que plusieurs biographes de *La Dame aux Camélias* le signalent, sans jamais, hélas, citer leur source. Ainsi Micheline Boudet, qui s'appuie sur une impressionnante bibliographie et qui a pu compter sur l'aide de nombreux spécialistes, écrit à la page 167 de *La Fleur du Mal*: "*Un jour de septembre 1844, alors que Marie Duplessis vient de rentrer de Spa accompagnée de Stackelberg [...]*"

¹⁵ Victor Hugo, *Choses vues 1847-1848*, Folio 47 - p. 161, 27 août 1847. Le duc échappera au jugement de la Chambre des Pairs en s'empoisonnant à l'arsenic.

¹⁶ *Liste des Etrangers* du 2 septembre 1844.

Admettons donc que Marie Duplessis était à Spa, que ce soit sous l'identité de la Comtesse du Plessis ou en compagnie d'Edouard Perrégaux en août 1844. Le jeu des hypothèses n'est pas fini pour autant. La citation de Micheline Boudet vient d'introduire un nouveau nom qui compte dans l'histoire de Marie: Stackelberg...

Le Comte Gustave de Stackelberg est un diplomate russe, richissime, qui a une belle carrière derrière lui: en 1815, il a participé activement au Congrès de Vienne; ensuite, il a été pendant de nombreuses années l'ambassadeur de Russie en Autriche. Il s'est retiré à Paris. En 1843, il a perdu sa fille Elena, morte à Karlsruhe. Il est âgé à présent de 78 ans.

Dans la pièce de théâtre *La Dame aux Camélias*, Gustave de Stackelberg apparaît sous les traits du duc de Mauriac. Nanine, la servante de Marguerite Gautier raconte à Arthur de Varville, sceptique face à cette histoire qu'il connaît trop bien, les circonstances de la rencontre:

NANINE

Il y a deux ans, madame, après une longue maladie, est allée aux eaux pour achever de se rétablir. Je l'accompagnais. Parmi les malades de la maison des bains se trouvait une jeune fille à peu près de son âge, atteinte de la même maladie qu'elle, seulement atteinte au troisième degré, et lui ressemblant comme une soeur jumelle. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Mauriac, la fille du duc.

VARVILLE

Mademoiselle de Mauriac mourut.

NANINE

Oui.

VARVILLE

Et le duc, désespéré, retrouvant dans les traits, dans l'âge, et jusque dans la maladie de Marguerite, l'image de sa fille, la supplia de le recevoir et de lui permettre de l'aimer comme son enfant. Alors Marguerite lui avoua sa position.

NANINE

Car madame ne ment jamais.

VARVILLE

Naturellement! Et comme Marguerite ne ressemblait pas à mademoiselle de Mauriac autant au moral qu'au physique, le duc lui promit tout ce qu'elle voudrait, si elle consentait à changer d'existence, ce à quoi s'engagea Marguerite, qui, naturellement encore, de retour à Paris, se garda bien de tenir sa parole.

Comme je l'ai dit plus haut, l'écrivain Jean Prasteau¹⁷ situe cette scène non en 1844 mais en 1843 dans la promenade d'Orléans, et il la rapporte en deux pages très romanesques.

Marie, explique-t-il, qui passait à la Redoute *"devant les tables vertes le plus clair de son temps"* était parfois lasse de cette occupation.

"Elle allait, un livre à la main, se reposer dans la promenade d'Orléans. C'était un sentier qui s'enfonçait dans un vallon ombreux, le long d'un ruisseau aux cascadelles chantantes. Comment, en 1843, n'aurait-on pas apprécié un tel paysage?"

Il n'est pas étrange que la promenade d'Orléans attirait les villégiateurs, et particulièrement les Français à cette époque. En 1841, le monument d'Orléans avait été rétabli à quelques pas de la Sauvenière, selon le voeu de la Reine des Belges, par ordre de son père Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français¹⁸, et la promenade avait été réaménagée.

"Un jour qu'elle marchait à petits pas, poursuit Jean Prasteau, le manche de son ombrelle appuyé sur l'épaule, elle se sentit suivie. Un coup d'oeil la rassura. Ce n'était que le vieil homme élégant et distingué qui, depuis son arrivée à Spa, ne cessait de la regarder. Il se tenait très droit et s'efforçait de régler son allure sur la sienne.

¹⁷ Jean Prasteau, *C'était la Dame aux Camélias*, Librairie Académique Perrin (1963), pp. 157-159.

¹⁸ Jules Lezaack, *Les eaux de Spa, leurs vertus et leur usage*, Hetzel, 1864 - pp. 49-51 - *"En 1837, Sa Majesté la reine des Belges, petite-fille de madame la duchesse d'Orléans, dans une visite qu'elle fit à la Sauvenière, fut instruite de tous les détails qui précèdent par M. Hayemal, alors bourgmestre de Spa, qui lui indiqua aussi l'emplacement du monument commémoratif. Sa Majesté en écrivit à son père, qui y avait lui-même travaillé en 1787; celui-ci donna immédiatement des ordres pour que le monument fût rétabli. L'inauguration eut lieu le 16 août 1841."*

Marie franchit le pont Pauline et le pont Edouard, les ponceaux qui enjambaient le cours d'eau, et s'assit finalement sur un banc, au pied d'un vieux sapin. Sans se presser, elle ferma son ombrelle et guetta les favoris blancs.

Le vieillard passa et repassa. Enfin, il se planta devant elle. Marie remarqua une fois de plus combien ses yeux semblaient "noyés" par le désespoir.

- Madame!

Il s'inclina en soulevant son haut-de-forme.

- Je suis le comte de Stackelberg. [...] Excusez la liberté que je prends, Madame, fit le diplomate, mais vous ressemblez beaucoup à ma fille. [...]

Il parut étouffer un sanglot:

- Elle devait à peu près avoir votre âge lorsqu'elle nous a quittés. Elle est morte, hélas, de la phtisie!

Etait-il sincère, ou seulement touché par la grâce de Marie Duplessis et la pâleur que la maladie commençait à mettre sur son visage?

- J'ai une prière à vous faire, Madame! J'aimerais vous revoir... Je voudrais vous rencontrer souvent pour me rappeler ma fille... [...] On a coutume de commander à des peintres le portrait des personnes qu'on a perdues. Vous seriez le portrait vivant de mon enfant... Je sais comment vous vivez. Je me suis renseigné à ce sujet. Voulez-vous quitter cette existence? Vous fixeriez vous-même la rente que je m'engage à vous servir?

Si elle voulait quitter cette existence? Oh! combien!

Le ruisseau bruissait doucement. Marie ne mettait pas en doute les paroles du vieil homme, puis ne le croyait plus. Hypocrisie, ou rêve sincère? Elle se taisait, goûtant le plaisir de vivre, enfin, la scène capitale d'un de ces romans dont se gorgeaient les grisettes... Ses yeux devinrent humides... La proposition était tellement romantique!

- Vous voulez bien?

Le comte de Stackelberg prit son silence pour un acquiescement.

- Ah! Merci... Merci!...

Elle allait donc devenir la consolation des derniers jours d'un père au coeur ravagé par la douleur. Oui, vraiment, tout cela était délicieusement romantique."

L'esprit romanesque endort quelquefois l'esprit critique. Il est beau d'imaginer les mouvements d'âme de Marie Duplessis (son désir de rédemption, par exemple) et les réflexions de Stackelberg. Mais, hélas, les données à partir desquelles Jean Prasteau "construit" cet épisode sont erronées. Stackelberg n'est pas veuf: il est l'époux, depuis près de quarante ans, de la comtesse Caroline Lüdolf qui, à 59 ans, après avoir donné onze enfants à son mari, se porte bien, merci!

Madame la Comtesse mourra en 1868, dix-huit ans après son mari. Curieux aussi que le Comte ne parle jamais de ses autres filles: Elizaveta, Maria, Sophie, Caroline; ni de ses fils: Otto, Gustave, Ernest, Alexandre... comme s'il voulait faire croire qu'il vient de perdre sa fille unique. De plus, Stackelberg avait multiplié les conquêtes féminines et, tel Dom Juan devenu grand-père, il portait une liste de ses conquêtes sur son coeur.

Il faut donc s'y résoudre, quitte à déchirer une merveilleuse page romantique: "*le vieil homme élégant et distingué*" ne cherchait pas, comme le laisse entendre Prasteau, une fille de substitution mais, bel et bien, une jeune maîtresse.

On peut également douter de la localisation de la rencontre. Jean Prasteau ne cite pas ses sources. Faut-il rappeler que Dumas fils, dans le roman *La Dame aux Camélias*, situe la rencontre à Bagnères-de-Bigorre dans les Pyrénées? "*Cependant, depuis trois ans environ, depuis un voyage à Bagnères, elle ne vivait plus, disait-on, qu'avec un vieux duc étranger, énormément riche et qui avait essayé de la détacher le plus possible de sa vie passée, ce que du reste elle avait paru se laisser faire d'assez bonne grâce.*"¹⁹ Plusieurs biographes, comme Jacques Dyssord²⁰, se rallient à cette indication. D'autres, comme Micheline Boudet²¹, semblent hésiter: à la page 158 de *La Fleur du Mal*, on lit: "*C'est à Bagnères que Marie Duplessis rencontrera ce soi-disant veuf*"; mais une page plus loin, elle ajoute aussitôt, citant Spa pour la première fois: "*A Bagnères et à Spa, comme partout ailleurs, la jeune femme traîne après soi des empressements admiratifs.*" Et le même auteur, parlant toujours de Marie et de Gustave, revient, au détour d'une phrase, sur leur présence à Spa. "*L'entresol du 11, boulevard de la Madeleine, que Gustave de Stackelberg offre à Marie au retour de Spa ne comporte aucune salle pouvant permettre un bal.*" (p. 163)

Il faudra donc recueillir, si elles existent, des preuves certaines avant de pouvoir réécrire ce chapitre. Une seule certitude: le séjour de Spa a plu à Marie Duplessis puisqu'elle y reviendra deux ans plus tard.

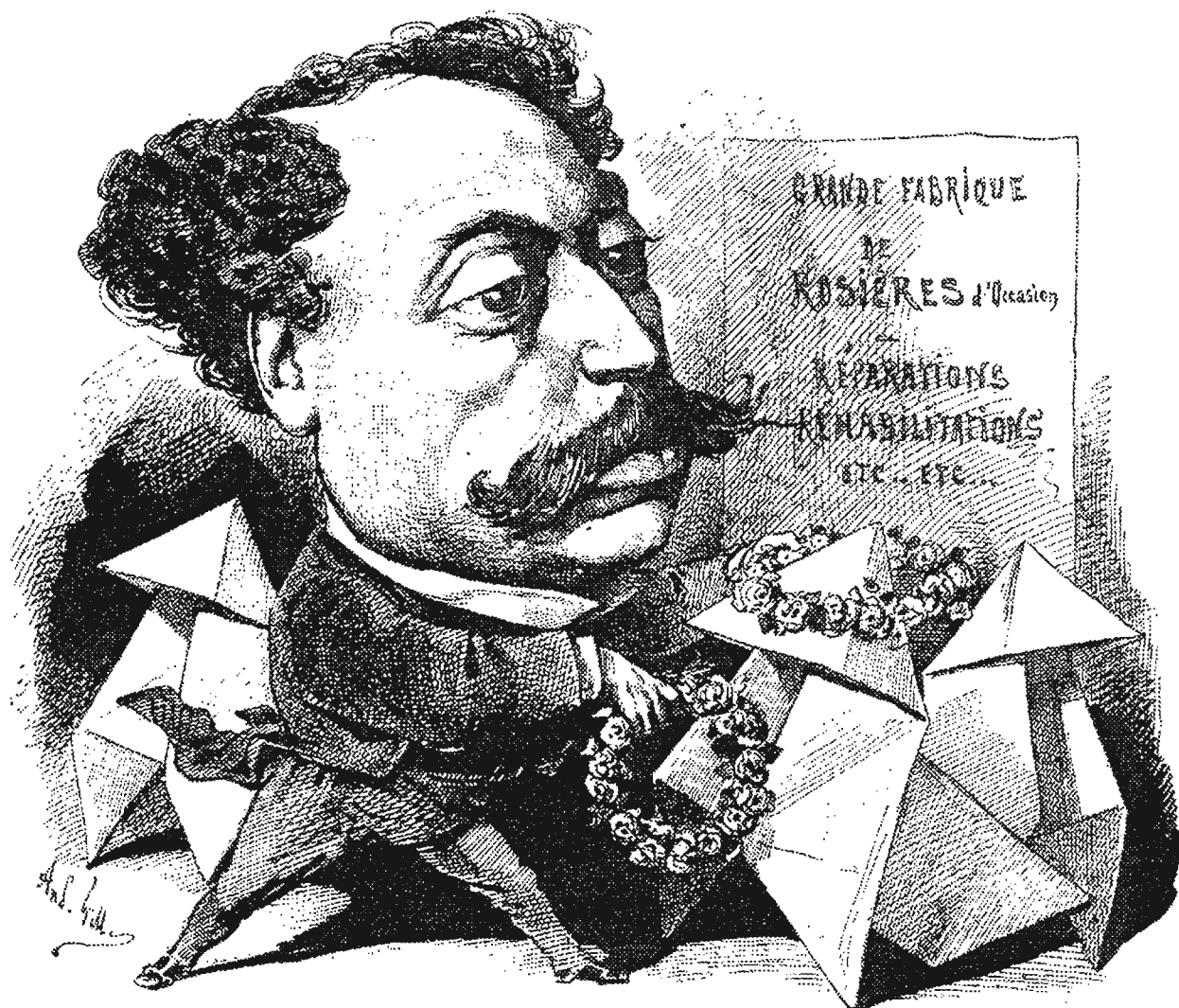
*

* *

¹⁹ Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, Gallimard, Folio, pp. 29-31.

²⁰ Jacques Dyssord, *La vie amoureuse de la Dame aux Camélias*, Flammarion (1930), pp. 105-109.

²¹ Micheline Boudet, *La Fleur du Mal, La véritable histoire de la Dame aux Camélias*, Albin Michel (1993).



*Alexandre Dumas fils
caricature de André Gill*

Marie ne respecte évidemment pas longtemps le pacte que Stackelberg lui a proposé. A l'automne 1844, au retour de Spa, elle va ouvrir les bras à Alexandre Dumas fils.

Fils naturel d'Alexandre Dumas et de la couturière Catherine Labay (une voisine de palier, place des Italiens), Alexandre Dumas fils²² n'a été reconnu par son père qu'en 1831. Enlevé alors à sa mère, l'enfant connaît jusqu'à 17 ans la vie des pensionnats. Entre-temps, le père Dumas a successivement pour maîtresses Marie Waldor et Belle Kresamer. Dumas fils, très attaché à sa mère naturelle, s'entend mal avec cette dernière belle-mère, comme il s'entendra mal avec la suivante, Ida Ferrier. Ce qui explique une partie des tensions qui opposent le fils au père. D'où la décision de Dumas fils de vivre indépendant à partir de 1842 et de se "dédommager" des frustrations qu'il a endurées, en menant joyeuse vie. En 1843, il a une première liaison avec Louise Pradier²³; en 1844, il en a une autre avec une actrice du Gymnase, puis avec Marie Duplessis. Les circonstances de la rencontre avec cette dernière sont bien connues: le roman de Dumas fils les a popularisées.

Un soir de septembre ou d'octobre 1844, Alexandre Dumas fils se rend au Théâtre des Variétés, en compagnie d'Eugène Déjazet, le fils d'une célèbre comédienne. Le Théâtre des Variétés est riche en filles faciles qui n'y viennent que dans l'espoir d'une bonne fortune.

Ce soir-là, Marie s'y trouve en compagnie du comte de Stackelberg. Le jeune Dumas la connaît de vue depuis deux ans; jamais il n'a osé l'aborder. Après le spectacle, une modiste, entremetteuse et voisine d'Alphonsine, conduit Alexandre et Eugène chez Marie Duplessis. On chasse le vieux Stackelberg, on dîne, on rit. Marie a une crise de toux révélatrice: elle dit sa maladie à Alexandre Dumas fils qui s'apitoie. Quelques jours plus tard, le voici devenu l'amant de coeur de Marie. Elle le surnomme gentiment "Adet", - un jeu sur ses initiales. Pendant onze mois environ, il va la partager avec Perrégaux, avec Stackelberg et d'autres encore.

Nous savons peu de choses sur la réalité de la relation d'Alexandre et de Marie. Et il est évident qu'on ne peut se fonder sur le roman de Dumas fils qui n'est que très partiellement autobiographique. Armand Duval n'est pas Dumas fils, et le père d'Armand, qui obtient de Marguerite qu'elle renonce héroïquement à l'amour de son fils, ne ressemble en rien à Alexandre Dumas père, qui était plutôt du genre complaisant.

²² Alexandre Dumas fils (Paris, 27 juillet 1824 - Marly-le-Roi, 28 novembre 1895).

²³ Louise Pradier, épouse du sculpteur James Pradier qui la répudia en 1845 pour conduite scandaleuse.

Ce dernier n'a rencontré qu'une seule fois Marie Duplessis: c'était au Théâtre Français où elle se trouvait dans une loge en compagnie d'Adet. Au moment où Dumas père passe devant la porte de la loge, son fils le retient par le pan de son habit.

- Ferme les yeux, lui dit Adet, passe la tête à travers l'entrebâillement de la porte; m'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

En effet, raconte Dumas père, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. Je rouvris les yeux. Une adorable jeune femme, de vingt ou vingt-deux ans, était en tête-à-tête avec Alexandre, et venait de me faire cette caresse peu filiale. Je la reconnus, pour l'avoir vue quelquefois aux avant-scènes. C'était Marie Duplessis, la dame aux camélias.

Suit un bref dialogue entre Dumas père et Marie. Elle le gronde de n'avoir pas répondu aux deux rendez-vous qu'elle lui avait fixés au bal de l'Opéra. Dumas père, souriant, réplique qu'un homme de son âge ne répond pas aux rendez-vous d'amour des jeunes femmes et que, si elles souhaitent sa protection, il la leur offre en les tenant quitte de l'amour. Marie Duplessis promet qu'elle ira voir Dumas père en compagnie d'Adet.

Quelques jours plus tard, le fils Dumas se présente seul chez son père.

- "Et bien? Lui demandai-je... Pourquoi ne l'as-tu pas amenée?"

- Sa toquade est passée; elle voulait entrer au théâtre. C'est leur rêve à toutes! Mais au théâtre, il faut étudier, répéter, jouer; c'est un grand travail à entreprendre... Il est bien plus facile de se lever à deux heures de l'après-midi, de s'habiller, de faire un tour au Bois, de revenir dîner au Café de Paris ou aux Frères Provençaux, d'aller, de là, passer la soirée dans une avant-scène du Vaudeville ou du Gymnase, de souper en sortant du théâtre, de rentrer à trois heures du matin, chez soi ou chez les autres, que de faire le métier que fait Mlle Mars! La débutante a oublié sa vocation... Puis je te dirai que je la crois malade...

-Pauvre fille!

- Ma foi! Tu as raison de la plaindre. Elle est fort au-dessus du métier qu'elle fait.

- Tu ne l'aimes pas d'amour, j'espère?

- Non, je l'aime de pitié, répondit Alexandre.

*Je ne lui parlai plus jamais de Marie Duplessis.*²⁴

²⁴ André Maurois, *Les Trois Dumas*, Hachette, 1957 - pp. 194-196. André Maurois reproduit et commente une confidence de A. Dumas père, publiée dans *Causeries*, Calmann-Lévy (1885).

Non seulement Dumas père ne condamne pas la relation de son fils avec Marie, mais il témoigne même de son admiration pour la belle courtisane dont il aurait pu, s'il l'avait voulu, connaître les faveurs. Rien, absolument rien de commun avec les discours du père d'Armand Duval.

Quant à la réflexion de Dumas fils sur la "toquade" de Marie qui voulait devenir actrice, elle en dit long aussi: s'il croit Marie Duplessis incapable de faire les premiers pas nécessaires à entamer une carrière théâtrale, parce qu'elle aime trop la vie luxueuse et facile, a fortiori comment pourrait-il la croire capable de renoncer à cette vie pour un amour désintéressé? Peut-être l'a-t-il cru un moment au début de leur liaison, mais il y a renoncé: Marie est, comme "toutes" les autres filles de son espèce, d'abord préoccupée d'argent. Elle l'émeut sans doute un peu plus que les autres parce qu'elle est jeune, belle et plus sensible; elle "l'apitoie" aussi parce qu'elle est mortellement malade.

La phtisie, d'ailleurs, fait des progrès au printemps de 1845 et le docteur Koreff, mi-médecin mi-magnétiseur, est souvent appelé au chevet de Marie. Quand la rémission survient, Marie Duplessis reprend évidemment ses habitudes.

Alexandre Dumas fils se lasse de cette aventure sans issue. Il ne peut plus se satisfaire d'être le chevalier Des Grieux de cette nouvelle Manon. Le 30 août 1845, il le lui explique dans sa lettre de rupture: *"Ma chère Marie, je ne suis pas assez riche pour vous aimer comme je voudrais, ni assez pauvre pour être aimé comme vous voudriez. Oublions donc tous deux, vous un nom qui doit vous être indifférent, moi un bonheur qui me devient impossible. Il est inutile de vous dire combien je suis triste puisque vous savez déjà combien je vous aime. [...] Adieu donc. [...]"*

Presque aussitôt, Dumas fils trouve à s'étourdir ou à se consoler dans les bras d'Anaïs Liévenne²⁵, une autre courtisane, comédienne aux Variétés (tiens donc! C'est dans ce théâtre qu'Adet avait rencontré Marie Duplessis). Cette nouvelle liaison qui dure une année environ sera, de l'aveu de Dumas fils lui-même, *"une des plus tristes et des plus coûteuses étapes"* de sa vie légère²⁶. Et il écrira, fin 1852, à François-Victor Hugo, tombé à son tour sous le charme d'Anaïs, cet aveu cynique et lamentable qui fait douter pour de bon de l'attachement prétendument sincère qu'il a éprouvé pour Marie Duplessis: *"Quelque amitié que j'aie pour toi, tu n'arriveras pas à me faire*

²⁵ Anaïs Liévenne, comédienne des Variétés. François-Victor Hugo en tombera amoureux en 1851-1852 (voir notre Victor Hugo et Spa, 1985 - pp. 37-38).

²⁶ Lettre à Victor Hugo, fin 1852 in Claudette Combes, *Pour ton sourire d'ange perdu*, Tome 1, Cid éditions, 1983 - pp. 286-289.



Alexandre Dumas fils a voulu être enterré au cimetière Montmartre, à une centaine de mètres de la Dame aux Camélias, plutôt que dans le cimetière familial de Villers-Cotterêt.



L'entresol aux sept fenêtres du 11 boulevard de la Madeleine : Marie Duplessis y vécut de 1844 à sa mort, le 3 février 1847.

prendre au sérieux ton amour pour Melle Liévenne et la réhabilitation des courtisanes. C'est bon pour faire des pièces, voilà tout."²⁷ De la littérature, un thème littéraire à la mode; rien d'autre.

Marie Duplessis ne reste pas non plus inconsolable: à l'automne de 1845, elle devient la maîtresse de Franz Liszt qui vient de rompre avec Marie D'Agoult²⁸. Liszt jouit alors en Europe d'un prestige inouï. Il incarne la passion et la fougue romantiques. On se rue à ses concerts. Marie l'adore. Elle voudrait le suivre à Weimar, où il est Kappelmeister; ils échafaudent le projet d'un voyage en Orient... Mais Liszt, quelques mois plus tard, au grand désespoir de Marie, doit rejoindre son poste en Thuringe.

Est-ce pour se donner un statut qui lui permettrait de figurer plus dignement aux côtés du célébrissime artiste que Marie Duplessis imagine alors... de demander à Edouard de Perrégaux de l'épouser? Edouard, toujours amoureux de la belle infidèle, accepte: tant pis pour les conventions sociales, tant pis pour sa respectabilité et son avenir. Il en fera, puisqu'elle le veut enfin, la comtesse de Perrégaux.

Le mariage civil a lieu le 21 février 1846, à Kessington (Middlesex). Mais le contrat n'est pas valide en France parce que les formalités préalables n'ont pas été respectées. Et il est probable que, très rapidement après le voyage en Angleterre, Edouard de Perrégaux se rend compte qu'il a été "joué" par Marie. Entre nous, ce n'est pas à mettre au crédit de cette dernière. Rien ne sera tenté pour régulariser la nouvelle situation. Edouard s'éloigne et Marie Duplessis retrouve sa liberté. Seul changement: sur les portières de sa voiture, elle fait peindre des écussons armoriés, et ses intimes et ses fournisseurs l'appellent à présent "Comtesse du Plessis".

Quatre mois plus tard, elle assiste au bal d'inauguration de la ligne ferroviaire Paris-Bruxelles, et deux jours après, elle s'installe à Spa pour plusieurs semaines. Elle a 22 ans et, dans sept mois, sa maladie l'emportera.

Jules Janin nous a laissé une relation de ce dernier séjour.

G. Peeters

²⁷ Claudette Combes, *op.cit.*, ibidem.

²⁸ Agoult (Marie de Flavigny, comtesse d') (1805-1876), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Main, mère de Cosima Wagner, auteur sous le nom de Daniel Stern d'ouvrages historiques et philosophiques: *Lettres républicaines* (1848), *Histoire de la Révolution de 1848*, *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (1856). Elle a laissé aussi des vers.

SPA - LE HOME ASTRID

Le Home Astrid, Astrid Hemmet pour les Suédois, fonctionna à Spa au cours de la guerre 40-45.

Il occupait la villa Levoz, route de la Sauvenière, construite avant la guerre 14-18 par le baron Joseph de Crawhez, qui fut par la suite bourgmestre de Spa. Cet emplacement avait été occupé par le Salon Levoz, 3ème établissement de jeux construit à Spa au cours du 18ème siècle.

Cette jolie villa Levoz fut après 1945 abandonnée, puis incendiée et enfin démolie. Le texte de Monsieur Willems nous éclaire sur l'action sociale bienfaisante d'une association caritative suédoise au bénéfice d'enfants belges dans la détresse.

Le 17 juillet 1942, le "Home Astrid" fut inauguré. On y accueillit un contingent de 100 enfants choisis parmi ceux qui auraient dû se rendre en Suède. Il fut décidé qu'ils séjourneraient à Spa pendant trois mois et qu'ensuite ils seraient remplacés par 100 autres petits. On a continué à faire ainsi depuis lors et on continuera de même tant qu'il sera possible à notre comité de financer l'oeuvre dont il s'agit.

Comment nous l'avons fait savoir... à la presse et aux généreux donateurs, nous avons réussi à acheter et à envoyer environ 130 000 kg de denrées alimentaires en Belgique...

L'activité des médecins est enrayée par le manque de lait et de vitamines. L'existence de milliers d'enfants belges dépend tout simplement de ces vitamines et des denrées alimentaires qui en contiennent et qui peuvent atteindre la Belgique...

L'appel que le *Comité d'Aide aux Enfants Belges* a adressé au peuple suédois n'est pas resté sans réponse. Au début, ce fut par la quête en forme de chaîne intitulée "*Les chaînons de l'amour*" que chacun donna ses deux couronnes et reçut en échange le portrait de la Reine Astrid. Ensuite on institua des collectes, des services religieux commémoratifs furent organisés dans tout le pays. Maintenant, ces deux sources de revenus ont commencé à tarir. Pour le moment, le seul revenu des enfants d'Astrid consiste en des sommes obtenues par la vente du *timbre d'Astrid*... Je vous prie tous de contribuer dans la mesure du possible à subvenir à l'entretien du "*Home Astrid*". Chaque couronne, chaque öre donnés aux "*Enfants Astrid*" aide à maintenir le home un peu plus longtemps, ou à augmenter la ration de nourriture d'un petit enfant belge, grâce aux cantines qui distribuent journallement des repas aux enfants de tout le pays. Notre comité contribue dans la mesure de ses moyens à l'alimentation. Que tous ceux qui assistent aujourd'hui à cette réunion de Gothembourg nous aident... Notre comité ne stocke rien pour l'avenir. Non. Il achète et envoie des vivres chaque

fois qu'il a l'occasion d'en acheter. C'est pour moi une grande satisfaction de pouvoir dire que chaque kilo est arrivé à destination et a été reçu par le Consul Général de Belgique à Bruxelles.

C'est pourquoi je vous prie *tous* de continuer à faire comme nous l'avons fait depuis la création de notre oeuvre.

"Aider les enfants belges en souvenir de la Reine Astrid".

A.G.R., Gouvernement Belge, Cabinet du Premier Ministre: n°558.

Le premier ministre Hubert Pierlot, à Londres, sera averti par le ministre des Affaires Etrangères Paul Henri Spaak de l'action de la Comtesse Bonde. On doit se souvenir que Pierlot n'appréciait pas les différentes initiatives mondiales. Il ne manquera pas de le faire comprendre.

Ph. Willems

Mai 1997 a projeté dans l'avenir le pouhon
"Prince de Condé"

En tant que monument historique faisant partie du prestigieux patrimoine de notre ville, le pouhon Prince de Condé a été réouvert au public dès le mois de mai 1997 et doublé d'une deuxième vocation en se transformant en galerie d'art contemporain.

Cette initiative est le fruit d'une collaboration entre Colette Henrard, échevine de la culture, Eliane Mouraux et France Parys qui ont concrétisé un rêve: mettre gracieusement à la disposition de jeunes talents une galerie d'art actuel.

La "Galerie Prince de Condé" est destinée en priorité à présenter à un large public, averti ou non, les oeuvres de jeunes artistes proposant une démarche nouvelle, originale et très actuelle.

Eliane M. et France P. mettent leur expérience artistique au service de la découverte et de la reconnaissance du travail de qualité de jeunes talents et proposent un lieu dynamique par l'organisation d'activités diverses.

Chaque saison (du mois de mai au mois de septembre) met également en présence les jeunes sélectionnés et des artistes-parrains dont la réputation dépasse largement nos frontières.

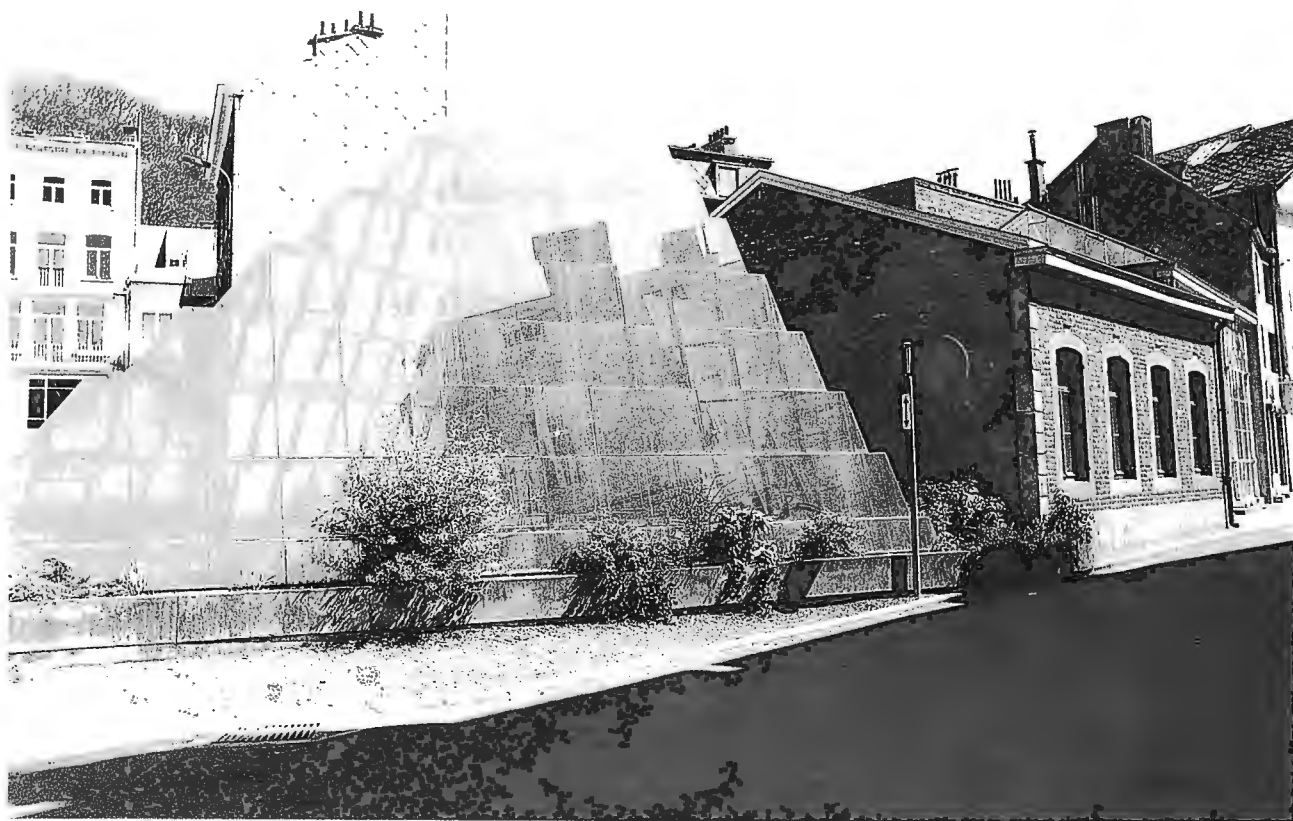
Cette initiative a pour but de valoriser les efforts des jeunes artistes pour le plaisir de l'amateur.

Aider les jeunes, faire connaître les nouvelles démarches artistiques, proposer des activités d'éveil à la culture de notre temps, telles sont les motivations de ce projet.

Eliane et France souhaitent vivement, lors de la saison prochaine, accueillir tous ceux qui n'ont pas encore eu le plaisir d'entrer dans le pouhon dont la vocation - au travers de la lumière, de l'eau et de l'espace pyramidal - s'oriente résolument vers le XXI^{ème} siècle.

France Parys

Eliane Mouraux



Pouhon Prince de Condé (Cliché de l'auteur).